



HISTOIRE DE DIEPPE À GRANDS TRAITS

Dieppe, cité portuaire, s'est développée dans l'estuaire d'un petit fleuve côtier, l'Arques, principalement après les incursions vikings du IX^e siècle, et la création du duché de Normandie en 911. Les « hommes du Nord », navigateurs émérites, favorisent le développement des ports dont Dieppe, Rouen, Honfleur et Caen. Toutefois, le souvenir des Normands perdure essentiellement dans le vocabulaire de la navigation et dans la toponymie : le mot Dieppe est lui-même d'origine scandinave.

Au tournant des XII^e et XIII^e siècles, le roi de France Philippe Auguste conquiert la Normandie. Ce moment de rupture marque la naissance d'une ville neuve dont ne subsistent que très peu de vestiges. À cette époque débutent les travaux de construction de l'église Saint-Jacques. La cité fonde sa richesse sur les revenus de la pêche et du commerce maritime par cabotage avec l'Europe, puis l'Afrique de l'ouest.

Après la période troublée que fut la guerre de Cent Ans (1337-1453), au cours de laquelle une forteresse est édiflée sur la falaise, les activités de négoce s'amplifient. À partir du XVI^e siècle, il est techniquement possible de naviguer vers des destinations de plus en plus lointaines. Des denrées exotiques sont débarquées sur le quai de Dieppe, parmi lesquelles le bois, le tabac, l'ivoire, les épices.

À la fin du XVII^e siècle, pendant la guerre de la ligue d'Augsbourg, la ville est entièrement détruite par les flammes, à l'exception de ses églises et ouvrages de fortification. Entre 1696 et 1720, les maisons sont reconstruites, selon un modèle architectural uniforme et imposé, toujours visible trois siècles plus tard.

À la faveur de la liaison transmanche dont les prémices remontent à 1789, les activités industrielles prennent une importance croissante tout au long des XIX^e et XX^e siècles. Les installations portuaires se complexifient, des bassins sont creusés, de nouveaux quartiers naissent à la périphérie de la ville ancienne dont la muraille d'enceinte disparaît. Dans le même temps apparaissent les loisirs balnéaires et la villégiature. Réservés initialement aux aristocrates, puis étendus à la bourgeoisie, les bains de mer font l'objet d'un engouement continu et désormais populaire, qui transforme radicalement la physionomie du front de mer. Depuis le milieu du XIX^e siècle, le chemin de fer rend les rivages normands d'un accès facile pour les habitants de la région parisienne, dont nombre d'artistes séduits par les paysages de la Côte d'Albâtre.



DIEPPE AU MOYEN ÂGE

Des fouilles archéologiques menées dès le XIXe siècle ont mis à jour des vestiges celtes et gallo-romains sur les hauteurs proches de Dieppe. À ces périodes anciennes, l'estuaire de l'Arques où la ville prendra naissance est une vaste zone marécageuse. Au fil des siècles, la configuration du site évolue, rendant possible la construction de maisons sur les rivages du fleuve et de la mer.

Un territoire normand

Les premiers raids vikings ont lieu au VIII^e siècle et se poursuivent jusqu'au X^e siècle. Dès cette période, les régions côtières de l'Europe de l'ouest sont menacées par les intrusions violentes de Danois et de Norvégiens. Leurs expéditions massives visent à piller les régions proches de la mer du Nord, de la Manche et de l'Atlantique. Les fleuves et rivières navigables leur permettent de pénétrer à l'intérieur des terres à bord de leurs knarrs, embarcations dont la proue est parfois ornée de terribles figures de dragons nommées drakkars. Ils s'emparent ainsi des biens que les territoires leur offrent, notamment ceux des riches abbayes de la vallée de la Seine.

Les Vikings remontent l'estuaire et le cours de l'Arques, la profondeur de l'eau y étant propice. Cet avantage valut au site d'être nommé djupr, terme danois signifiant profond. L'évolution phonétique de ce vocable scandinave donnera Dieppe : c'est aux hommes du nord, nord men ou Normands que la rivière puis la ville doivent leur nom.

Les Normands font régner l'insécurité sur les régions côtières jusqu'à ce qu'en 911, à Saint-Clair-sur-Epte, un traité soit conclu entre leur chef Rollon et le roi de France Charles III, dit le Simple : il leur accorde un territoire, le duché de Normandie. Rollon devient le premier duc de Normandie.

Dieppe et l'archevêché de Rouen

En 1195, le roi de France Philippe Auguste part en guerre contre les Normands. La puissance du duché lié à l'Angleterre l'incite à annexer ce territoire pour doter la France, alors embryonnaire, d'un proche débouché maritime. Il profite de l'absence du duc Richard Cœur de Lion, parti en croisade, pour assaillir les Normands. Au cours de cette expédition, la ville de Dieppe est incendiée.

À son retour, Richard décide de défendre efficacement la frontière entre son duché et la France. Il projette d'ériger une forteresse sur le promontoire des Andelys, qui domine la Seine, voie d'accès des Français à la Normandie. Or le territoire des Andelys est un fief de l'archevêché de Rouen. Pour mettre son projet à exécution, le duc conclut un échange avec l'archevêque : il lui cède la ville de Dieppe et quelques autres fiefs contre Les Andelys, où il fait bâtir Château-Gaillard.

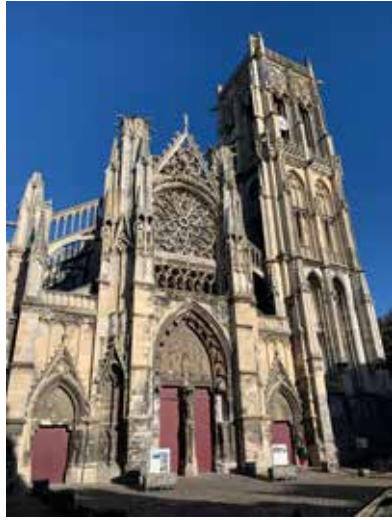
Le conflit prendra fin en 1204 avec la victoire définitive du roi de France et la disparition du duché de Normandie.

Une fois devenue possession de l'archevêché de Rouen, la ville de Dieppe connaît un réel essor : c'est une ville neuve, destinée aux échanges commerciaux, qui s'édifie rapidement au milieu du XIII^e siècle, à l'époque même où débute la reconstruction de l'église Saint-Jacques.

La guerre de Cent Ans (1337-1453)

Cette période troublée fut marquée par des incursions et occupations flamandes et anglaises. Celles-ci ont déterminé la fortification de la ville au XIV^e siècle et la construction d'un château au XV^e siècle. À la fin du conflit, trois autorités exercent localement leurs pouvoirs respectifs : le roi, représenté par le capitaine du château, chargé d'assurer la défense de la ville et de la frontière avec ses troupes ; la municipalité créée pour gérer les chantiers des fortifications et désormais chargée des affaires urbaines ; et enfin l'archevêque exerçant son pouvoir seigneurial par l'intermédiaire de son receveur.

L'ÉGLISE SAINT-JACQUES



Les vestiges médiévaux sont rares à Dieppe, mais spectaculaires : l'église Saint-Jacques est l'un d'eux. Son édification s'étend du XIII^e au XIV^e siècle, ses embellissements datent des XV^e et XVI^e siècles. On sait peu de chose de la première église Saint-Jacques, ni même si elle fut achevée, si ce n'est qu'elle aurait disparu dans les flammes, en 1195, lors de l'assaut mené contre les Normands par le roi de France Philippe Auguste. Sa reconstruction débute vers 1250. Pour une église paroissiale, ses vastes proportions sont sans doute le signe des ambitions et de la générosité de ses bâtisseurs.

L'église dans son ensemble présente les caractéristiques de l'architecture gothique : des murs largement ouverts conférant sa transparence à l'édifice, des arcs brisés, des arcs-boutants à claire-voie. Les gargouilles, les roses éclairant les façades et les décors sculptés sont typiques de l'art gothique ; ce sont des pétales et des trèfles découpés dans la pierre des ouvertures, des crochets



Nef de l'église Saint-Jacques

et des formes végétales bordant les angles des pinacles, des tourelles et des gables. Les bras du transept, restaurés entre la fin du XX^e siècle et le début du XXI^e siècle, sont les parties les plus archaïques de l'église. Les murs y sont épaulés de contreforts massifs ; ils sont édifiés avec un calcaire de teinte blonde nommé pierre de Caen. Les autres parties de l'église sont bâties avec un calcaire blanc issu de la vallée de Seine.

Au XV^e siècle, la tour des cloches est ajoutée à l'angle de la façade. À la fin de ce même siècle, l'église Saint-Jacques s'impose par sa monumentalité.

L'espace intérieur de la nef et de ses bas-côtés, depuis le portail occidental jusqu'à la chapelle axiale du chœur, offre une impression d'harmonie, car le parti architectural a été respecté durant les quatre siècles de la construction.

Un des signes indiquant la durée de la construction est l'évolution de la forme des

pilliers : dans la nef, des piles rondes du XIII^e siècle sont simplement flanquées de quatre colonnettes. À la croisée du transept et dans le chœur refait plus tardivement, les piles sont de forme losangée ; elles sont cantonnées de multiples colonnettes.

Des variations sont également observables dans les décors sculptés, le chœur étant embelli entre la fin du XV^e siècle et le début du XVI^e siècle. Les croisées d'ogive des voutes de la nef sont remplacées, dans le chœur et dans certaines chapelles, par des voutes ornées, à nervures multiples et clés pendantes. Le triforium du chœur – galerie de circulation située entre les grandes arcades et les fenêtres hautes – est lui aussi plus richement sculpté et ajouré que celui de la nef, où il est clos d'un mur aveugle.

Dans la nef, des chapelles latérales sont aménagées entre les culées des arcs-boutants à partir du XIV^e siècle ; on y accède par les bas-côtés. Ces chapelles étaient dédiées aux corporations des différents métiers locaux. Au XV^e siècle, des notables contribuent à embellir de décors ouvragés les chapelles ouvrant sur le déambulatoire du chœur. Ces transformations témoignent d'une prospérité économique dont armateurs et négociants sont les principaux bénéficiaires ; elle est fondée sur les activités maritimes et notamment l'importation de denrées exotiques.

La chapelle de la Vierge prolonge l'axe du chœur. Elle est plus vaste que les chapelles rayonnantes s'ouvrant sur le déambulatoire. Elle est consacrée à la Vierge comme dans toute église vouée à un autre saint. Ses décors sculptés sont typiques du style gothique tardif. La chapelle dite du trésor est située sur le côté nord du chœur. Elle est actuellement la sacristie et à l'origine la pièce où se réglaient les affaires de la paroisse.

Son mur de clôture est abondamment sculpté. À la charnière de deux styles, il présente l'intérêt de mêler des décors typiquement gothiques à une organisation caractéristique de l'art de la Renaissance, avec ses corniches, ses pilastres et son grand arc en plein-cintre. L'ensemble est daté des années 1530.

SAINT JACQUES DE COMPOSTELLE

Consacrée à saint Jacques, l'église constituait une étape importante pour les nombreux pèlerins faisant route vers Compostelle, et notamment ceux qui, partis de contrées septentrionales ou d'Angleterre, se rendaient en Galice par voie terrestre ou maritime.

Le pilier médian du portail occidental s'orne depuis 1899 d'une statue de saint Jacques réalisée par le sculpteur dieppois Eugène Bénét (1863-1942). Le personnage est représenté avec les attributs du pèlerin de Compostelle : chapeau à larges bords orné d'une coquille, sandales, large manteau, sans oublier le bourdon, long bâton du marcheur. Une bourse y est accrochée ; elle est destinée à recueillir l'aumône dont se contente le pèlerin durant son périple. Le saint présente une bible ouverte.



Portail occidental de l'église Saint-Jacques

LES CAVES DU XIII^e SIÈCLE



Cave, rue de l'épée : détail d'un pilier du XIII^e siècle

Certaines caves dieppoises sont accessibles depuis quelques commerces du centre-ville. Les découvrir permet de prendre la mesure de ce que fut la richesse de la ville médiévale. Les plus spectaculaires révèlent des pièces de vastes proportions, où des piliers surmontés de chapiteaux ornés de feuilles d'acanthe soutiennent des plafonds voûtés.

L'étude archéologique menée en 2010 par le service régional de l'archéologie permet de dater sans ambiguïté leur fondation au milieu du XIII^e siècle, notamment d'après le décor gothique des chapiteaux. L'homogénéité architecturale de l'ensemble des caves confirme l'hypothèse des chercheurs : celle d'une ville neuve, construite en un laps de temps assez bref. Leur conclusion est en cohérence avec une donnée historique connue : l'essor des villes occidentales à cette période. Localement, c'est en outre

dans la première moitié du XIII^e siècle que l'archevêché de Rouen prend possession du fief dieppois. L'archevêque y encourage sans délai les activités maritimes et commerciales, faisant de cette possession une source de revenus très appréciable.

Dans un contexte urbain en plein essor, où les activités de négoce dominant, les caves sont des lieux cruciaux. On y accède facilement par un escalier ouvrant sur la rue, on y entrepose les denrées dans des conditions favorables à leur bonne conservation, car ce sont des pièces fraîches et ingénieusement aérées, on s'y rencontre et on y traite les affaires. Ce patrimoine connu des dieppois était peu valorisé avant les années 2000. Désormais, on sait qu'il le mérite, pour ses qualités architecturales et pour l'enseignement inédit qu'il apporte à l'histoire locale.

LA PORTE DES TOURELLES ET LA MURAILLE D'ENCEINTE



Coiffées de toitures en poivrière, deux tours encadrent un passage marquant la limite entre la ville et le littoral.

L'ensemble constitue la porte des Tourelles, l'un des rares vestiges de l'enceinte urbaine édifiée au milieu du XIV^e siècle. L'enjeu était alors de protéger la cité des agressions flamandes et anglaises pendant de la guerre de Cent Ans (1337-1453).

Dès le début de ce conflit, les bourgeois de Dieppe organisent la construction d'une muraille d'enceinte sur le pourtour de la ville. Les travaux débutent par le côté nord de la ville, face à la mer, et se poursuivent au moins jusque dans les années 1360.

Plusieurs portes fortifiées permettraient aux personnes et aux marchandises d'entrer et sortir de la cité, par voie maritime et terrestre. Une seule subsiste aujourd'hui : la porte des Tourelles, autrefois nommée porte du Port

de l'ouest. Reconvertie en prison, cet usage l'a préservée de la destruction.

À la fin du XVIII^e siècle, la muraille qui longe la mer n'est plus d'aucune utilité défensive. Laissée en ruine, elle disparaît définitivement lors de la création d'une voie à son emplacement, en 1837 : l'actuel boulevard de Verdun.

PAREMENT ET BLOCAGE

Les grès et les silex employés pour la construction du mur sont issus du sol de la région ou prélevés sur le rivage. Dans l'appareillage des murs, ils alternent en larges strates horizontales ; le gris sombre des petits blocs de silex et le gris plus clair des grandes pierres taillées de grès sont caractéristiques des ouvrages de fortification dieppois, édifiés à la fin du Moyen Âge.

L'enceinte était un mur de pierre d'environ trois mètres d'épaisseur, dont il subsiste une toute petite portion visible sur le côté de l'édifice, rue des Anciens combattants.

Seuls ses parements extérieurs sont constitués de pierres taillées. L'intervalle entre ses faces interne et externe est comblé de roches non taillées, un remblai nommé blocage qui assurait l'épaisseur et la robustesse de l'ouvrage.



Mur attenant à la porte des Tourelles

LE CHATEAU FORT : UNE FORTERESSE MÉDIÉVALE



La silhouette austère du château domine le rivage dieppois. Ouvrage de défense perché sur la falaise, à l'ouest de la ville, il occupe une position stratégique pour surveiller la mer, zone frontière entre la France et l'Angleterre, et pour assurer la protection de la cité. Sa construction date de la guerre de Cent Ans ; elle débute au XIV^e siècle, par l'édification d'un donjon urbain daté des années 1340-50. Cet ouvrage est contemporain de la muraille d'enceinte fermant la ville. C'est une imposante tour cylindrique, percée de meurtrières, bien visible à l'angle ouest du château.

En 1420 la ville est conquise et occupée par les Anglais. Elle est reprise en 1435 par la troupe de Charles Desmarets, un capitaine originaire de Picardie. Ce dernier juge nécessaire d'améliorer la défense de la ville. Il milite auprès du roi Charles VII pour la construction d'une place forte royale. Quatre tours sont ajoutées à la tour existante et

reliées entre elles par des courtines. L'ensemble délimite ainsi la cour supérieure du château, construit en grès et en silex.

Avec ses murs hauts et massifs, percés d'étroites meurtrières, la forteresse du XV^e siècle est presque anachronique dès sa construction, à une époque où l'artillerie se développe et transforme les usages guerriers. Dès la fin du XV^e siècle le château est continuellement remanié et agrandi. Les premières modifications visent à renforcer la porte des champs, à l'ouest. De ce même côté jugé vulnérable, la courtine est renforcée : à gauche de l'ancien pont-levis, un mur exclusivement fait de grandes pierres de grès est ajouté au début du XVI^e siècle ; il est percé de canonnières et surmonté de mâchicoulis. La vocation ultérieure du château sera essentiellement de loger le gouverneur de la ville, les officiers et les soldats en garnison.

LES TEMPS MODERNES

XVI^e-XVIII^e SIECLES

Durant trois siècles, de la fin du Moyen Âge à l'aube de la période industrielle, des bouleversements importants marquent l'histoire locale : la prospérité économique est l'un d'eux ; elle est créée par la pêche florissante, l'expansion des échanges maritimes avec l'Afrique de l'ouest, les Antilles, le Brésil, le Canada. Les conflits religieux de la seconde moitié du XVI^e siècle, les épidémies, les guerres de Louis XIV, ont également eu un impact majeur sur le destin de la cité portuaire.

Peu de sources écrites au XVI^e siècle ont survécu aux aléas de la conservation. Il existe toutefois un manuscrit préservé à la bibliothèque de Dieppe qui apporte un témoignage vivant sur les premières aventures maritimes impliquant des marins normands : le *Journal de Jean Parmentier, de Dieppe, à l'île de Sumatra en l'année 1529*. Ce pilote y relate jour après jour les événements heureux, tragiques ou bénins qui émaillent neuf mois de navigation.

Une telle mission d'exploration, impliquant deux navires et leurs équipages partis en mer pour de longs mois, supposait d'importantes mises de fond. Celles-ci étaient assurées par des financiers dont le réseau se déployait dans quelques villes du royaume, dont Lyon, Paris et Rouen. Constitués en sociétés, ils étaient relayés dans les ports normands où les voyages s'organisaient par des armateurs, dont à Dieppe le puissant homme d'affaires Jehan Ango.

Des cartes, planisphères, atlas, traités écrits et dessinés par des pilotes-hydrographes dieppois illustrent les savoirs acquis lors de ces expéditions ultramarines, elles-mêmes favorisées par les progrès des sciences et des techniques caractéristiques de Renaissance.

À l'église Saint-Jacques de Dieppe, mais aussi dans de plus modestes sanctuaires comme l'église Saint-Valéry de Varengeville-sur-Mer, des personnages sculptés en bas-relief sur des murs ou piliers représentent quelques habitants des nouveaux mondes découverts.

Des travaux importants sont entrepris au XVI^e siècle : construction d'un aqueduc pour approvisionner la ville en eau potable, agrandissement de la forteresse et adjonction d'une citadelle, aujourd'hui disparue, renforcement de la muraille d'enceinte à l'entrée du port, édification du chœur de l'église Saint-Rémy et embellissement de l'église Saint-Jacques, construction d'un pont de pierre reliant Dieppe au faubourg du Pollet...

La Normandie est la région du nord de la France où le protestantisme s'implanta le plus tôt et le plus largement, notamment parmi les tisserands. Comme ailleurs, les idées en faveur d'une réforme de la foi et de l'Église sont

diffusées par des prédicateurs itinérants. À Dieppe par exemple, Hélène Bouchard, fille d'un riche négociant, fit venir l'un d'eux de Genève, en 1557.

Les rivalités exacerbées entre les tenants de la Réforme et les catholiques ont conduit les uns et les autres à des actions violentes, contre les lieux et les personnes : les réformés s'en prennent aux décors des églises, les catholiques profanent à leur tour les lieux de culte et les sépultures de leurs opposants. Dans ce contexte troublé, le chantier de l'église Saint-Rémy, débuté en 1522, est interrompu en 1545. Le premier synode protestant de Normandie se tient à Dieppe en 1560. L'année 1562 est marquée par des exactions de part et d'autre, avec pour conséquence le départ de Dieppois pour la Hollande ou l'Angleterre. Malgré la proclamation de l'édit de Nantes en 1598, tous ne reviendront pas dans leur ville d'origine. La mutilation des personnages sculptés sur le porche de l'église Saint-Jacques est un souvenir de ces rivalités.

Durant cette même période l'église catholique, ébranlée dans sa position dominante, procède à une importante autocritique. Ce mouvement de fond est le fruit de réflexions menées lors des sessions du Concile des évêques, organisées à Trente et Bologne entre 1545 et 1563. Cette réforme de l'église, nommée Contreréforme, se traduira notamment par l'installation de congrégations religieuses dans les villes, et une transformation des pratiques liturgiques, où la prédication, les arts visuels et la musique deviennent prépondérants. Des bâtiments dieppois sont édifiés dans ce contexte, tels que les couvents des augustines, des capucins ou des carmélites, tous actuellement affectés à d'autres usages. La chaire à prêcher, le retable et l'orgue de Saint-Rémy relèvent également de l'art de la Contreréforme.

Au début du XVII^e siècle, le port de Dieppe est le principal embarquement vers le Canada. Aux missions d'exploration initiées un siècle plus tôt s'ajoutent les entreprises de colonisation, la constitution de compagnies commerciales, sans oublier la conversion des autochtones, à laquelle les jésuites prennent une part active.

Le règne de Louis XIV (1654-1715) est une période de déclin pour Dieppe. La ville a perdu une partie de sa population huguenote à cause des troubles religieux. La grande épidémie de peste de 1668 fait de huit à dix mille victimes. En 1688, la France entre en guerre contre la ligue d'Augsbourg et une partie des navigants est réquisitionnée dans la flotte royale.

Dans le contexte de ce conflit, la ville et le port sont détruits dans leur quasi-totalité par un bombardement incendiaire, perpétré en juillet 1694 par une coalition de navires anglais et hollandais positionnés au large.

JEHAN ANGO, ARMATEUR



Buste de Jehan Ango par Eugène Benet, 1886, Musée de Dieppe

Plus qu'un simple personnage historique de la Renaissance, Jehan Ango est devenu un mythe : son nom évoque voyages, prospérité, commerces, richesses... Et pourtant, peu de sources écrites permettent de dresser la biographie de cet homme dont on ignore l'apparence physique. Des portraits anonymes et posthumes le représentent souvent comme un individu barbu, de stature imposante et richement vêtu.

On ne connaît de lui que ses aventures commerciales à travers les relations de voyages des grands navigateurs du XVI^e siècle. Riche homme d'affaire et puissant armateur, il fut anobli par le roi François I^{er} qu'il aurait reçu dans sa demeure nommée La Pensée, située sur le Quai Henri IV mais aujourd'hui disparue. Il participe au financement des voyages des frères Giovanni et Girolamo Verrazano, précoces explorateurs des rivages nord américains à la recherche d'un passage vers l'Asie.

En 1529 il arme *Le Sacre* et *La Pensée*, deux navires affrétés pour les frères Jean et Raoul Parmentier, à destination de Sumatra et des Moluques. À son service, un corsaire, Jean Fleury, fait de nombreuses prises à l'encontre du roi du Portugal.

Il cumule tous les pouvoirs : il achète la charge de grenetier à sel, celle de la vicomté de l'archevêque de Rouen, devient gouverneur de la ville. Dès lors, il réside au château. Humaniste et fervent catholique, il fait appel à des artistes pour orner sa chapelle située dans le chœur de l'église Saint-Jacques. Des motifs inspirés de l'art italien, sculptés d'arabesques, de rinceaux, de médaillons et d'animaux fabuleux en décorent les pilastres et les entablements. Il y est enterré en 1551. Le manoir qu'il fit construire à Varengeville-sur-Mer reste le seul témoin visible de son opulence.

CARTOGRAPHIE



Jacques de Vau de Claye, Portulan de la cote du Brésil entre l'Amazone et le rio San Francisco, 1579, Musée de Dieppe

Les marins occidentaux naviguant aux XV^e et XVI^e siècles explorent des rivages de plus en plus lointains. Des progrès dans les techniques de construction navale, en mathématique et mesures astronomiques, leur permettent des voyages au long cours et la traversée des océans. Les capitaines traduisent leurs relevés et observations sur des documents nommés portulans. Des écoles de cartographie et d'hydrographie se développent dans toute l'Europe. La science nautique y est enseignée aux futurs pilotes. Des cartes y sont dessinées, à l'appui des nouvelles connaissances géographiques. L'école dieppoise fondée par l'abbé Pierre Desceliers dans les années 1540 est un foyer actif de la cartographie normande aux XVI^e et XVII^e siècles. Des planisphères, atlas, mappemondes y sont réalisés sur vélin ou parchemin, pour des commanditaires riches et puissants. En plus de représenter le monde

connu et d'indiquer la toponymie, les cartes les plus anciennes illustrent par une décoration raffinée les paysages, les populations autochtones, et parfois les légendes colportées sur les contrées à peine explorées. Trois planisphères de Pierre Desceliers sont connus. Ils sont datés de 1546, 1550 et 1553. Le musée de Dieppe possède un facsimilé de celui 1546. Tous trois sont de grandes dimensions et bordés de frises ornées. Jean Roze, pilote dieppois issu de cette école, entre au service d'Henri VIII d'Angleterre de 1542 à 1547, en qualité d'hydrographe royal. Jean Guérard enseigne le pilotage et l'hydrographie à Dieppe à partir de 1615 ; fort de ses campagnes vers les côtes du Brésil et d'Afrique, il s'illustre par les cartes qu'il dessine, et le traité d'hydrographie qu'il rédige en 1630. Ce précieux manuscrit est conservé au fonds ancien de la médiathèque de Dieppe.

ÉGLISE SAINT-JACQUES, MUR DE LA SACRISTIE



Frise des sauvages, vers 1530 (détail)

Dans la partie haute du mur qui clôt la chapelle du trésor, coté nord du déambulatoire, la frise des sauvages et les deux personnages sculptés au sommet de pilastres encadrant la porte de la sacristie commémorent les expéditions maritimes que menèrent les navigateurs dieppois jusqu'en Amérique, Asie et Afrique.

Un long bas-relief de faible hauteur se déploie ainsi comme une frise sur le mur de la sacristie, lui-même orné de sculptures d'un style gothique tardif.

L'œuvre est datée de 1530 et pose plus de questions qu'elle n'apporte de réponses. Les personnages nommés « sauvages » – c'est-à-dire non chrétiens – célèbrent fêtes et rituels. Les récits des navigateurs auraient documenté le travail de l'artiste, mais la sculpture pourrait aussi bien figurer une mascarade, organisée au retour des expéditions maritimes. Des animaux, singe, serpent et hibou sont placés dans un décor végétal constitué d'arbres qui rythment les

scènes. Il s'agit probablement du bois du Brésil, importé abondamment en Europe pour la teinture des tissus.

Des musiciens accompagnent le joyeux cortège. Les représentations des trente-quatre personnages sont conformes à celles qui évoquent les peuples d'Amérique, des Indes Orientales et d'Afrique. A nous de choisir si nous préférons y voir des marins costumés, des amérindiens ramenés de gré ou de force par les équipages ou les capitaines, ou une image reconstituée par un sculpteur d'après les histoires racontées par les explorateurs.

GRAFFITO

Ce mot italien vient du latin graphium qui signifie poinçon et son pluriel plus connu est graffiti. Aujourd'hui, on opterait pour le mot tag. Il désigne toute forme d'inscriptions ou dessins peints ou gravés sur un support non prévu à cet effet, le plus souvent un mur. À Dieppe, il en existe de très nombreux réalisés à différentes époques sur les murs du château et dans l'église Saint-Jacques. On peut aisément y admirer l'un d'eux, sur le mur de la sacristie. À hauteur d'un homme agenouillé, il a été exécuté avec une pointe permettant d'entailler la pierre calcaire. Il représente une nef du XVI^e siècle et son embarcation annexe dans laquelle se trouvent des matelots. On distingue nettement la coque et les châteaux élevés du navire, ses différents mâts et des canons.



UN VITRAIL MARIN DU XVI^e SIÈCLE



Église Saint-Aubin de Neuville, bas-côté sud

Un des vitraux de l'église Saint-Aubin de Neuville est daté de la fin du XVI^e siècle et représente un navire sur la mer. Ce sont des bourgeois de Dieppe qui ont offert le vitrail à la paroisse afin d'orner l'une des baies ouvrant sur le côté sud de la nef. Le vaisseau semble petit avec une coque renflée et deux châteaux, l'un avant, l'autre arrière. Il est typique de ceux construits à cette époque : c'est une nef, bâtiment destiné au commerce, flottant sur une mer bleue surmontée d'un ciel orangé. Elle est dotée de quatre mâts. Une bouche de canon émerge d'un sabord. Les voiles du bateau sont carguées, une ancre est levée sur le côté de la proue.

Deux pavillons, l'un en haut du grand-mât et l'autre sur l'artimon, présentent une croix latine de couleur blanche sur un fond bleu. Il s'agit du pavillon arboré par les navires de commerce en France aux XVI^e et XVII^e siècles. Les hommes de l'équipage, au nombre de sept, s'affairent à la manœuvre. L'un d'entre eux se tient debout sur la dunette, gouvernail en main : il s'agit probablement du capitaine, barbu et plus richement vêtu que les autres personnages habillés de braies et portant des bonnets rouges. L'un est posté sur une vergue du mât de misaine et scrute l'horizon. Malgré une restauration zélée au XIX^e siècle, ce vitrail recèle une valeur documentaire incontestable.

LES GUERRES DE COURSE



F. Desplantes, *Les Corsaires français*,
Mégard et Cie, 1889.

Au service du pouvoir royal pour effectuer des prises de guerre, les corsaires dieppois se sont particulièrement illustrés au XVII^e siècle. Dès le Moyen Âge, les marins dieppois se livrent couramment à l'activité corsaire en Manche. Les prises étaient autorisées uniquement lors de conflits avec un pays tiers. Il s'agissait de capturer un navire, ses marchandises et les personnes embarquées, le tout étant monnayé une fois rentré au port. L'image du corsaire menant une vie aventureuse sur les mers lointaines n'est pas si éloignée de la réalité. La plupart d'entre eux ont navigué vers des îles proches du Nouveau Monde et y ont instauré des sociétés commerciales. Le négoce de produits exotiques tels que le sucre, l'indigo, le café, le coton et le tabac, était particulièrement rentable. L'activité de guerre de course n'était pas permanente. Elle alternait, selon les opportunités, avec des périodes où les capitaines

fondaient des compagnies commerciales et établissaient des comptoirs outre-mer pour le négoce. Les mêmes navires, équipés de canons, pratiquaient le commerce ou la guerre. Au milieu du XVII^e siècle, avec la création de la marine royale, la guerre de course devient l'apanage des militaires. Deux des pontons de l'avant-port portent les noms de corsaires du XVII^e siècle : Jacques Bontemps et Pierre Belain d'Esnambuc. Outre leur activité de corsaire, ils se sont distingués, le premier en 1639, embarquant les sœurs augustines vers le Canada, et le second en colonisant l'île de Saint-Christophe (Caraïbes) en 1623.

Antonio Balidar, également corsaire dieppois, s'est illustré en Manche lors des guerres napoléoniennes contre l'Angleterre. Un traité international est ratifié par la France en 1856 : il marque la fin de sa participation aux guerres de courses.

L'IVOIRE



Boîte, ivoire découpé sur
fond de verre représentant
une scène galante, ano-
nyme, XVIII^e siècle, musée
de Dieppe.

En toute légalité durant des siècles, les dents des gros mammifères marins ou terrestres, dont les éléphants, ont fait l'objet d'un négoce et d'un travail de sculpture particulièrement représentés à Dieppe, du fait des liens maritimes entre le port normand et l'Afrique de l'ouest. Au XXI^e siècle il serait indécent de vanter la capture des éléphants et le commerce de l'ivoire, alors que les malheureux pachydermes restent la proie de braconniers puissamment armés, maillons d'un trafic mafieux et juteux difficile à combattre. Mais c'est un fait avéré : les ivoiriers dieppois, sans doute déjà présents dans la ville au XVI^e siècle, s'illustrent du XVII^e siècle au début XX^e siècle par la qualité et la préciosité de leurs travaux. Leurs œuvres sont mises en lumière par le musée de Dieppe. Elles constituent une section majeure de ses collections et suscitent l'admiration des visiteurs que la minutie et la virtuosité du travail de découpe et de sculpture fascinent – et il convient dans ce contexte de dissocier la valeur esthétique des objets et les origines de l'ivoire.

Les ivoiriers dieppois s'inspirent d'œuvres sculptées ou picturales qu'ils copient ou interprètent dans le format nécessairement réduit que leur impose la matière première. Selon les époques, les ateliers de sculpture produisent des boîtiers de boussoles, des statuettes, des médaillons, des crucifix, des maquettes de navires, des objets usuels. Ces travaux contribuent à la renommée de certains noms bien au-delà de la Normandie, tels ceux des Bloud, Belleteste, Brunel ou Colette, pour n'en citer qu'un très petit nombre. Que leurs sujets soient profanes ou religieux, qu'ils représentent des personnages ou des motifs végétaux, les ivoiriers dieppois perpétuent la tradition et le classicisme de leurs prédécesseurs jusqu'au milieu du XX^e siècle, avec une facture, un style, des motifs qui les caractérisent et unifient la production locale. Ils étaient quelques dizaines au XIX^e siècle, répartis dans de nombreux ateliers, dont deux seuls subsistent jusqu'en 2018.